

# Ce que je peux savoir de la psychosomatique

---

## Une expérience psychosomatique.

Un jour en sortant d'un colloque à Marseille, avec quelques collègues, on est allé se jeter dans la grande bleue. Je suis bon nageur, habitué de la piscine plusieurs fois par semaine. Je fonce en crawl vers le large, mais soudain je suis obligé de m'arrêter. Je n'ai plus de souffle ! heureusement j'avais encore pied. Je regarde le collègue qui avait plongé en même temps que moi s'éloigner vers le large. Tout ce que je peux faire c'est rentrer en brasse, très doucement. Je me dis ça y est c'est déjà la vieillesse qui me prend ! pffff. A l'époque j'avais à peine cinquante ans.

Rentré à Paris, je m'aperçois que je ne peux plus monter les escaliers du métro quatre à quatre. J'y vais doucement, marche après marche, et arrivé en haut, je suis quand même essoufflé. Avec regret j'arrête ma pratique de la piscine. Je mets tout sur le compte de l'âge.

A l'automne je passe une radio dans le cadre de la médecine du travail. A peine développée l'image de mes petits poumons, le radiologue, que je connais bien, me dit : « dis donc, viens voir.. ». L'image est totalement asymétrique. Le poumon droit est totalement replié sur lui-même, comme bloqué en position vide. Il me conseille de voir un spécialiste, dans un hôpital du coin consacré aux affections respiratoires.

J'y vais. On regarde ma radio, on me fait souffler dans un tube, dans la cabine. On me regarde l'intérieur du poumon à l'aide d'une caméra au bout d'un flexible introduit dans le nez.

Il n'y a rien de pathologique dans tout ça. Le spécialiste me dit : c'est une affection qu'on connaît, mais on ne sait pas d'où elle vient, ni ce qu'on peut faire. Certains la gardent toute la vie, d'autre en guérissent spontanément, on ne sait pas pourquoi.

Quelques mois plus tard, en visite chez mon père à Montpellier, j'en profite pour aller consulter un grand spécialiste dans une clinique réputée de cette ville. Je souffle à nouveau dans le tuyau, on regarde mes radios, on me fait subir quelques autres tests. Le médecin me dit : les résultats ne sont pas les mêmes que ceux que vous avez obtenus dans l'autre hôpital. Pourtant c'est la même affection. Oui, on connaît bien ça. Mais on ne sait pas... etc, même discours.

Rentré à Paris je vois encore un autre spécialiste, en lui amenant tous mes résultats et radios. Même discours. J'ajoute : mais comment se fait-il que les résultats des examens ne soient pas les mêmes ? bah, les machines ne sont pas toutes pareilles, vous savez.

Non je savais, mais je trouve ça un peu léger quand même.

Cependant, à force de m'interroger dans tous les sens, je commence à laisser venir au jour une pensée qui me guettait, tapie dans l'ombre.

Ma mère était morte quelques mois plus tôt, étouffée. Je l'avais enterrée dans le caveau familial situé à Marseille , à un kilomètre ou deux de l'endroit où je m'étais jeté à l'eau au sortir du colloque. Pourquoi étouffée ? elle avait pris pendant vingt ou trente ans un médicament qui s'appelait la cordarone, censé réguler ses « battements de cœur », comme elle disait. Moi, je savais bien que ses battements de cœur elle ne les avait pas n'importe quand. Moi, j'appelle ça un émotion forte, c'est tout. Or ce médicament, à la longue, lui a bouffé les reins, qui n'éliminaient plus, qui laissaient l'eau stagner dans son organisme, qui s'infiltrait dans ses poumons, d'où sa mort étouffée.

J'étais avec elle à l'hôpital pour ses derniers temps. Un jour que j'étais à son chevet, elle m'a chuchoté un « j'étouffe » pathétique. J'ai couru en pleurs au bureau des infirmières. Je pleurais tellement que je n'arrivais même pas articuler. Elles ont quand même compris que ça urgeait, et l'une d'elle s'est précipitée dans la chambre de ma mère pour lui augmenter son débit d'oxygène. Ma mère a eu l'air soulagée.

Le lendemain matin, elle était morte.

Et quelques semaines plus tard, j'étouffais sans savoir pourquoi.

Un an après sa mort, j'ai constaté incidemment que je pouvais à nouveau monter les escaliers quatre à quatre. J'ai repris la piscine.

Ça n'avait duré que le temps d'un deuil.

---

## Une expérience somatique à l'aspect psycho douteux

18 ans plus tard.

En rando sur la colline de Meudon, après une ascension un peu raide, alors que je suis dans une marche tranquille, à l'horizontale sur la crête, je suis pris de frissons dans le dos. Je tousse, et je me sens tout d'un coup hyper fatigué. J'aurais pris froid? On est au mois de juillet, il fait beau, et il fait une bonne chaleur. Je continue de marcher, puis au bout de 4kms parcourus depuis la gare de Meudon, je déclare forfait. Je ne peux vraiment plus avancer. Je suis fatigué, essoufflé, je tousse et je crache. À mon grand désespoir, je choisis de prendre un bus pour rentrer. Après 4kms ! Moi qui suis habitué à faire 10 à 15 kms sans problèmes ! Heureusement, en région parisienne, un moyen de transport n'est jamais loin.

Bon, j'ai pris une grippe. C'est ce que je me suis dit. Mais en septembre, c'était toujours pareil : frissons, toux, fatigue inexplicable et fièvre dans l'après midi et le soir. J'avais complétement abandonné les randos depuis celle que j'ai racontée. J'avais vu mon généraliste, qui ne s'est pas inquiété outre mesure, me disant que ça allait forcément passer. Le diagnostic est passé de grippe à irritation des poumons. En décembre, j'ai dû décommander mon voyage au Laos avec mes amis des ateliers d'écriture. J'ai revu mon généraliste qui reste sur ses positions. Je lui demande s'il ne serait pas bon que je consulte un pneumologue. Il n'est pas d'accord, mais un mois plus tard, j'y vais quand même sans l'informer. Un grand spécialiste oeuvrant dans une clinique de Meudon-la-forêt. Étrange retour des choses, j'arpente à nouveau, toussant et crachant, par un froid glacial, les rues de cette ville que j'avais l'habitude de traverser en rando.

Le grand spécialiste m'ausculte, examine les radios qui avaient été ordonnées par le généraliste et sur lesquelles on ne voit rien qui cloche, et veut bien prendre le temps d'écouter mon récit. Je lui raconte mon aventure de Marseille. Je ne peux pas ne pas y faire référence, étant donné que les symptômes sont presque les mêmes. Ma mère est morte étouffée et, à nouveau, j'étouffe et, comme à l'époque, ça ne passe pas.

Il ne juge pas mais confirme le diagnostic de mon généraliste. C'est une inflammation du poumon, ça va passer. Si dans six mois c'est encore là, je peux revenir, et on fera des examens plus approfondis.

Je reviens de multiples fois sur cette histoire de la mort de ma mère ; j'en parle ici et là, dans le groupe « parler de soi », sur face book. Ça ne change rien du tout.

En janvier, poussé par mon ex qui était infirmière, je vais revoir mon généraliste qui cette fois, m'envoie voir un stomatologue. Celle-ci ordonne un scanner.

Enfin ! dirais je; ça faisait 7 mois je galérais. Après l'examen on me fait place dans une petite salle d'attente. Je n'ai pas long à y rester. Le médecin spécialiste du scanner me dit : « je ne sais pas si cela explique vos symptômes, mais vous avez sur le rein une tumeur de 14 cm de diamètre ... il faut vous faire enlever ça tout de suite ».

Voilà, c'était la tumeur sur le rein, devenue tellement grosse qu'elle comprimait le poumon qui se plaignait par une inflammation . Rien à voir avec de la psychosomatique. Rien à voir avec la mort de ma mère.

Quoique.

4 mois plus tôt, je m'étais disputé avec mon gendre, à la Guadeloupe, où nous étions en vacances. Une dispute définitive. Étant donné qu'il m'avait hurlé dessus et m'avait menacé, j'avais résolu de ne plus jamais le revoir. Ma fille, témoin de l'échange, était de mon côté et à son retour chez elle, elle m'a raconté qu'elle avait failli se séparer du monsieur. Mais celui-ci ayant promis de changer, elle a cédé encore une fois. N'empêche, ça devenait du coup bien plus difficile de voir ma fille. Je ne pouvais plus aller chez elle en week end, comme je le faisais jusque là de temps en temps. Il nous reste des bouts de vacances ici et là, quand elle peut venir à Paris où quand nous prenons une semaine ensemble quelque part, avec ses enfants, mais sans le gendre.

4 mois : c'est le temps pour une tumeur de naître, croître et commencer à appuyer sur le poumon en juillet.

Rien à voir avec le poumon, mais avec un déséquilibre important dans mon mode de vie familial. Pourquoi est-ce que cela serait tombé sur le rein plutôt qu'ailleurs?je ne trouve aucune explication. Cela n'a donc peut-être rien à voir avec la psychosomatique. Ou peut-être que si, mais c'est impossible à prouver. Dans l'affaire du poumon bloqué par la mort de ma mère, il n'y avait pas de lésion organique : c'était un trouble fonctionnel : un poumon sur deux ne fonctionnait plus, c'est tout. Une paralysie, comme on voit des paralysies d'un membre d'origine purement psychologique. Dans le cas du rein, il y avait une tumeur énorme et il a fallu en effet l'enlever en urgence. Du coup, ils ont enlevé tout le rein qui était complètement bouffé.

Et deux ans plus tard j'en suis à combattre des métastases ... au poumon. Rien à voir avec la psychosomatique. Les médecins m'ont expliqué qu'il s'agissait du trajet anatomique des vaisseaux. Après s'être filtré dans les reins, le sang retourne directement au poumon pour se ré-oxygéner. Il est logique qu'il ait transporté des cellules cancéreuses jusque-là. C'est ce qui se passe le plus généralement, toujours selon les médecins.

Autre explication qui m'est venue : j'ai mené une vie difficile, à travailler dans les hôpitaux psychiatriques avec les personnes les plus difficiles qui soient, et à me faire virer sans arrêt de droite et de gauche, pour finir par ne plus être entendu par mes collègues psychanalystes. Et pendant tout ce temps, 21 ans d'analyse chez trois analystes différents qui n'entendaient rien. Cette continuelle exclusion n'est pas facile à avaler. À la longue, ça a pu miner l'organisme lui-même et la dispute avec mon gendre n'a peut-être été qu'un élément déclencheur, la goutte d'eau qui met le feu au poudres. Euh, non, l'étincelle qui fait déborder le vase.

Mais je ne peux rien prouver. Ce n'est peut-être que l'usure « normale » de l'organisme. Dans ce cas , je ne peux pas trancher, alors que dans l'affaire du poumon de ma mère, si, la guérison spontanée apporte une preuve.

Il est possible aussi que l'usure « normale » de l'organisme choisisse cette circonstance d'une dispute pour se déclencher.

**Jeff Blanchard** oui impossible de prouver dans ce cas...on sait par contre statistiquement que les personnes dépressives ont entre 2 et 4 fois plus de risque de développer une maladie cardiovasculaire. J'ai personnellement commencé à avoir des arythmies 6 mois après un gros burn out où je me suis retrouvé en clinique à Meudon !

---

## Succès thérapeutique sur une sclérose en plaques.

[https://unepsychoanalyse.files.wordpress.com/2019/06/sclerose\\_en\\_plaques.pdf](https://unepsychoanalyse.files.wordpress.com/2019/06/sclerose_en_plaques.pdf)

---

## Témoignages

**Anne Barboni** Merci Richard Abibon. Pour info les reins représentent le tri, les tris à faire dans sa vie. Pour ma part, le plus marquant fut d'avoir des pertes utérines massives, des litres de sang, pendant 9 mois, suite à une IVG après viol conjugal. Je n'avais absolument rien qui n'allait pas physiquement. Cette somatisation là arrive à de nombreuses femmes dans ce genre de situation. J'ai aussi eu des problèmes d'eczéma de contact très importants entre 18 et 20 ans suite à la rupture d'avec mon premier amour (14-18 ans) qui sont passés quand j'ai formé un nouveau couple. J'ai en fait une très longue liste de petits soucis de santé, jamais tout à fait les mêmes, que je peux relier à des événements de ma vie. Le dernier en date, des douleurs très vives aux deux pieds qui me faisaient boiter, de 2018 à mars 2020, mon installation dans mon village d'origine. Une période où clairement je n'arrivais plus à avancer dans ma vie. Il y avait bien un soucis physique à l'un des deux pieds mais les semelles orthopédiques n'y faisaient rien et je n'ai plus besoin de les porter depuis que je suis ici.

**Anne Barboni** Concernant les pertes utérines, Marie Cardinal en parle aussi dans le livre mentionné plus haut. Il y a mon cancer du sein aussi. Je n'avais rien en 2017 et en 2019, un an après ma mise en retraite forcée, très très mal vécue, une pré-tumeur de 8 cm nécrosée au sein gauche. Que j'ai attribué à cette mise en retraite. À tort peut-être, je n'en sais rien. Dans "le livre noir des violences sexuelles" du Dr Muriel Salmona, il y a des statistiques montrant que les femmes ayant subi des violences ont significativement beaucoup plus de cancers et autres maladies graves que celles qui n'ont pas subi de violences sexuelles.

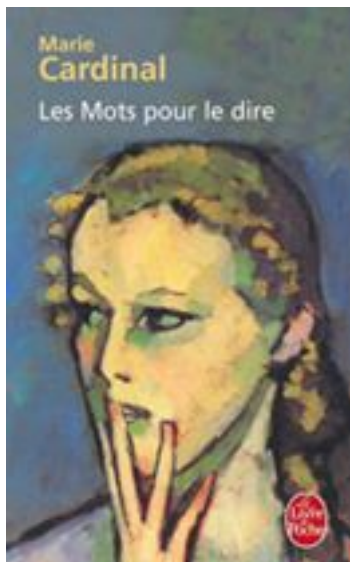
**Sempre Io** Merci Anne Barboni merci Richard Abibon je confirme Anne j'ai aussi eu une hémorragie utérine inexplicable quand j'ai occupé mon premier poste auprès de jeunes filles victimes d'abus sexuels. S'en est suivi mon analyse.

Enfant j'avais des verrues plantaires non soignées qui me faisaient énormément souffrir, elles sont parties lorsque je me suis sentie en sécurité et lorsque j'ai abordé ce passé 20 ans plus tard la semaine même une verrue apparaissait sous mon pied...

J'ai multiplié les difficultés relationnelles et affectives, je subissais toujours, j'étais épuisée quand j'ai appris que j'avais un cancer. Comme un paroxysme de ce chemin douloureux et épuisant.

Je serai considérée guérie cet hiver. Cela fait partie de ma vie du passé. Je ne subis plus je m'exprime et je fais mes choix.

J'avais lu en fac de psycho «les mots pour le dire» de Marie Cardinal ce livre je l'avais lu d'un trait il me révélait à cet époque je ne savais quoi de moi. Aujourd'hui je sais combien notre histoire s'infilte et suinte de tout notre être.



5

### **Sempre Io**

Je peux aussi vous dire combien je rencontre dans ma pratique des femmes souffrant de ce qu'on nomme fibromyalgie. (Confondu avec parfois la maladie de Lyme et non de l'âme comme veut absolument l'écrire le correcteur 😊) Et à chaque fois elles ont évoqué un inceste ou un abus répété par un proche, jamais abordé dans un travail auparavant.

**Richard Abibon** : Je rappelle que dans ce livre, Marie Cardinal raconte comment elle subissait, elle aussi, des hémorragies utérines intenses et impossible à arrêter. Et pourtant elles ont stoppé lors de sa première séance d'analyse, lorsque l'analyste lui a dit : « arrêtez de me parler de votre sang, ça ne m'intéresse pas ! ».

Ce n'est pas forcément une réplique à retenir comme applicable partout et tout le temps. Cet analyste avait juste mis le doigt sur ceci : Marie Cardinal ne savait pas comment formuler un appel au secours. Elle a donc produit ce symptôme, bien entendu en rapport avec sa féminité, afin de le faire entendre au monde. L'analyste lui disait, en quelque sorte : vous n'avez pas besoin d'en passer par ce symptôme, il vous suffit de me parler de tout le reste. Et en effet, et là c'est généralisable, c'est tout le reste de la vie qui est en question.

donc, peu importe comment, en tant qu'analyste, on réagit. Il ne s'agit pas d'appliquer une recette, mais d'être à l'écoute de l'ensemble de la vie de la personne.

**Anne Barboni** Richard Abibon oui. Pour moi c'est passé après 6 mois de psychanalyse. Mon 1er travail.

mardi 11 août 2020